

Wilderness qui es-tu ?

Dossier du bulletin n°43, dont l'édito, signé de Patrick Gabarrou, faisait la présentation.

Qu'est-ce que la wilderness, et plus particulièrement la wilderness de montagne ? Comment la perçoit consciemment et conceptuellement l'homme, les hommes ? Pourquoi s'attacher particulièrement à ces termes ? Interrogation utile, nécessaire, enrichissante qui fait l'objet des articles divers de ce dossier ; qui permet de prendre du recul par rapport à l'action concrète et de la fonder.

Je voudrais simplement rappeler que ce qui a guidé MW dès le début, si je ne me trompe, ce n'était pas un jugement de valeur selon des critères d'esthétique, de spiritualité, de bien-être, de nostalgie, de rêve peut-être,

par rapport à l'espace sauvage, intact, à l'"état brut" ; mais la conscience forte de l'absolue nécessité, pour l'homme de notre temps, de l'expérience vécue de la wilderness.

Bien avant et peut-être au-delà de la conceptualisation, du discours, de la transmission et du partage, l'Expérience fondamentale de sa parenté originelle avec la pâte terrestre ; expérience profonde, personnelle, indescriptible comme l'amour ; ressenti intime, primordial, viscéral d'enracinement et de vent, de parenté et de passage.

Patrick Gabarrou





Wilderness qui es-tu ?

Impossible à traduire, la notion de *wilderness* est d'autant plus complexe à appréhender qu'elle évolue dans le temps et varie d'une culture à l'autre.

Cette notion se base sur le constat objectif d'un état naturel vierge ou préservé, mais ne peut cependant parvenir à offrir un sens satisfaisant sans faire appel à l'aspect totalement subjectif de la *wilderness*, qui est avant tout un rapport de l'homme à la nature, et par extension, peut-être un rapport particulier entre les hommes eux-mêmes, un partage.

Si la *wilderness* est impossible à traduire, c'est sans doute parce que la définition se niche dans la profondeur de notre être, elle appartient à chacun.

Première partie : aperçu historique

Combien de fois en nos pages le concept de *wilderness* si chargé de sens, apparaît-il sans que l'on parvienne à cerner la globalité de son sens dans une définition.

Pour mesurer la difficulté commençons par reprendre ces mots d'Olivier Paulin : *"Il semblerait à première vue, que la wilderness soit cet état de la nature où les choses sont ce qu'elles ont bien voulu être, livrées à elles mêmes, en l'absence de l'homme. On s'aperçoit vite que cela n'existe pas : non pas qu'il n'y ait des lieux semblables sur la terre, mais ils ne le deviennent que sous le regard de l'homme, et encore pas de n'importe quel homme : l'homme civilisé"*.

Des origines d'une notion...

Wilderness : le vocable est aujourd'hui connu et pourrait être adopté par le vocabulaire français puisqu'on n'y trouve pas, décidément, d'équivalent acceptable. *"Le meilleur équivalent serait le mot désert, s'il n'avait pris un tout autre sens que celui de l'époque classique, désignant alors aussi bien la montagne que la forêt, et rarement le "désert" actuel. Or ce désert classique semblait être affreux pour l'homme, et lorsque celui-ci l'affrontait c'était pour s'éprouver face à Dieu. Autant dire qu'il n'était pas question de l'admirer"* prévient Sylvain Jouty, écrivain et alpiniste.

Le terme de *wilderness* fait son entrée littéraire sous un aspect très négatif dans le Paradis perdu (1667) et le

Paradis reconquis (1671) de John Milton. Pour le poète, la *wilderness* est le pays sauvage et désert qui s'oppose au Jardin d'Eden, en contrebas de celui-ci.

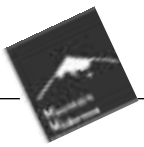
Or c'est cette description de Milton qui a généré par la suite un intérêt pour les paysages naturels. Ainsi, dans la description miltonienne du Jardin d'Eden on trouve précisément le modèle des jardins anglais qui apparaissent un siècle plus tard. Ceux-ci imposeront une esthétique des paysages naturels et

"Il existe un monde d'espace, d'eau libre, de bêtes naïves où brille encore la jeunesse du monde et il dépend de nous, et de nous seuls qu'il survive..." Samivel

contribueront fortement à la naissance du "sentiment de la nature".

La perception de la nature sauvage évolue alors et vers la fin du 18ème siècle le poète Samuel Taylor Coleridge (1772-1834) renverse le sens de *wilderness*. A l'inverse de Milton, il se représente le Paradis terrestre lui-même comme *"some wilderness plot, green and fountainous and unviolated by man"* [quelque lieu sauvage, vert, arrosé et inviolé par l'homme], c'est ainsi que la *wilderness* est devenue Jardin de délices, paradis perdu à reconquérir.

Peu à peu, on passe d'une représentation diabolisant la montagne, schématisant ses pentes ou ses glaciers comme lieux de terreurs, refuges des démons, à un regard plus scientifique, soucieux de mieux connaître et mieux comprendre.



Les expéditions s'attaquent aux pentes équipées de baromètres et autres instruments de mesure. Le but de ces voyages, tels que la conquête du mont Blanc, est significatif d'une marche vers la hauteur, hauteur de l'homme qui franchit des sommets, et grandeur de celui qui affronte ses vieux démons. Il s'agit aussi d'atteindre et de rencontrer la wilderness.

...à la naissance d'un mouvement

En 1987, des alpinistes du monde entier s'unissent pour fonder Mountain Wilderness. Dans les thèses de Biella, ils tentent de définir leur wilderness. "Par wilderness de montagne, on entend cet environnement d'altitude non contaminé, où tous ceux qui en éprouvent vraiment la nécessité intérieure peuvent encore faire l'expérience d'une rencontre directe avec les grands espaces, et y éprouver en toute liberté la solitude, les silences, les rythmes, les dimensions, les lois naturelles et les dangers. La qualité de la wilderness réside donc avant tout dans sa capacité potentielle à permettre un rapport créatif entre l'homme civilisé et l'environnement naturel. C'est le degré d'authenticité de ce rapport qui donne un sens non éphémère à l'aventure".

"Il est d'une importance fondamentale de prendre pleinement conscience des innombrables liens qui s'établissent entre les valeurs écologiques et les valeurs éthiques, esthétiques ou du comportement. C'est en effet dans de tel liens que se cache le sens de l'alpinisme, en tant qu'expression de culture".

Voilà les fondements de notre conception de la wilderness posés. La valeur écologique, la nature, n'en sont pas absentes - comment pourraient-elles l'être ? - mais la présence humaine, la valeur de son geste, le sentiment éprouvé face à la verticalité, aux horizons multipliés sont primordiaux.

A ce sujet, Pierre Chapoutot écrit : "Si la montagne doit être protégée, ça ne doit pas être d'abord pour les beaux yeux des petites fleurs et des petites bêtes [...]. A force de chercher la petite bête, on en oublie la grosse. Or, ce sont les hommes qui ont le plus besoin de montagne, comme de l'ensemble de la nature. Parce qu'il faut des lieux pour pouvoir s'extasier, rêver, errer, imaginer, entreprendre et pour pouvoir

"Nous avons parfois rêvé de solitude, de silence de wilderness, ce terme anglais pour évoquer les lieux vastes et sauvages, si difficile à traduire mais si riche d'échos, y compris d'une certaine mélancolie due au goût de l'air, aux teintes de la neige, des rochers, des moraines et, loin en bas, de l'herbe, due aussi à la fuite des lignes qui retiennent pourtant une certaine lumière." Gaston Rébuffat

s'en payer de bonnes tranches en toute liberté et en toute gratuité."

Entendons nous bien : notre souci n'est pas de condamner le naturaliste au profit du grimpeur, mais de porter l'accent sur ce qui fait la valeur de l'expérience de la wilderness.

En préface du livre "Free K2 ; la prima avventura in soccorso delle grandi

montagne della terra", Reinhold Messner, garant de Mountain Wilderness explique que "dans les contrées sauvages, loin de la civilisation, l'homme perçoit la réalité au travers d'une expérience subjective, contrairement à ce que lui apporte la science, où les connaissances nouvelles découlent toujours des anciennes." Au delà de l'intérêt que représente la préservation de tel ou tel site naturel il y a donc bien un intérêt à défendre et à promouvoir cette expérience de la wilderness, de la confrontation de l'homme à lui seul. "J'attribue aux contrées sauvages le pouvoir de donner à l'homme le véritable repos et d'être pour lui l'occasion de s'identifier lui-même en tant que créateur" ajoute Reinhold Messner.

Réalité objective, lieu d'isolement, de découverte, d'éveil d'un sens du sacré qui permet de connaître le goût d'une réalité durablement inscrite en nous comme le suggère Edwin Bernbaum, la wilderness est donc aussi le support d'une vie sociale différente, enrichissante, qu'il convient de préserver et de faire découvrir. n

Une définition pour Mountain Wilderness

En 1998, une étudiante en maîtrise de géographie, Véronique Fonseca, s'est intéressée à la notion de wilderness. A cette occasion, un questionnaire avait été élaboré et envoyé à un certain nombre de personnes du mouvement. André Aubry-Lecomte, membre de Mountain Wilderness, s'intéresse dans sa réponse à la différence qu'il convient d'apporter entre wilderness et Mountain Wilderness.

Le terme de wilderness est selon lui assez facile à définir. "La steppe, la toundra, le désert, la lande aride correspondent à la notion de wilderness ... mais pas la montagne en général". Par contre la notion de Mountain Wilderness n'a pas de formulation équivalente en français sous forme de réplique binomiale. "Elle peut en faire un participe, et ça peut être montagne

préservée, sauvegardée, épargnée, ...etc. Elle peut se faire par un adjectif et vous avez le choix : montagne authentique, farouche, magnifique, plus belle, indomptable, ...etc. Elle peut se faire enfin par une périphrase, et vous avez montagne à vivre, à sauver, à aimer, à préserver ...etc. Aucune de ces formulations n'est en soit satisfaisante, mais la recherche est ouverte..."

Et l'auteur de s'intéresser alors aux nuances qui peuvent apparaître selon que l'on s'attache plus au premier ou au second terme de l'expression.

"Pour ceux qui se sentent plus près de la "wilderness" dans la juxtaposition de ces deux mots, c'est la notion de sauvagerie, d'authenticité qui domine, le souci de préserver ce qu'il y a de moins "attaqué" dans la montagne, et en premier lieu les hautes pentes et les

sommets : c'est la "sauvegarde de la montagne".

Si l'on se sent plus près de "Mountain", l'on sera plus porté à considérer que la montagne est un tout, que les plus hauts espaces n'y sont pas indépendants des vallées, qu'il ne faut pas seulement la préserver des hommes, et qu'il faut en même les y accueillir : c'est la "montagne à vivre".

André Aubry-Lecomte en tire sa propre conclusion : "Mountain Wilderness" me paraît une expression parfaite mais intraduisible sinon par une approximation dans laquelle à la fois les soucis de promotion et de préservation sont sous des formes diverses présents ; plus qu'un "panel", "Mountain Wilderness" est un état d'esprit, un état d'âme, je pourrais presque dire : un mot d'amour."



Deuxième partie : Chacun sa wilderness.

Points de vue de...

Edwin Bernbaum, Gilles Privat et Daniel Memmi entament un tour d'horizon des différentes perceptions de la wilderness. Il s'agit de points de vue personnels, n'engageant que leurs auteurs. Si vous souhaitez réagir ou participer à ce tour d'horizon, n'hésitez pas à nous écrire. Nous envisagerons éventuellement la publication d'un recueil de vos contributions.

Montagnes et wilderness

Edwin Bernbaum, adapté de "Montagnes sacrées du monde", (Sacred Mountains of the World), University of California Press, 1998
Traduction de G. Privat



Le Mont Kailash - 'E. Bernbaum

La montagne est pensée comme paradigme de la *wilderness* sous sa forme la plus pure, un royaume de forêts, de torrents, de neiges et d'arêtes de rocher, vierge des œuvres de l'homme et source d'élévation spirituelle.

A l'inverse des jungles et des déserts, autres archétypes de paysages qui incarnent de puissantes images de la *wilderness*, les montagnes ne peuvent être totalement réduites ou apprivoisées, transformées en villes ou en terres agricoles. Les quelques refuges qui y ont été implantés pour l'utilisation des grimpeurs y semblent posés comme en équilibre précaire, minuscules intrus à la merci de l'environnement, si facilement balayés par un glissement de terrain ou une avalanche.

Les puissances brutes de la nature livrée à elle-même —vents, nuées, orages, froidures— trouvent leur manifestation la plus violente au sommet des montagnes, imprégnant ces hauteurs d'une aura de *wilderness* dans son état le plus extrême et inviolé.

Les montagnes et la *wilderness* ont pour beaucoup d'entre nous la fonction d'un espace sacré, à part de la réalité profane de la vie quotidienne. Là, loin du monde civilisé, se trouve le domaine mystérieux de ce qui est entièrement autre, gouverné par des forces naturelles échappant à la maîtrise humaine.

En s'exposant à ces forces, les adeptes de la *wilderness* cherchent à réveiller un

sens du sacré qui leur permette de transcender leurs préoccupations habituelles et de connaître, ne serait-ce qu'un bref instant, le goût d'une réalité durablement inscrite en eux.

Le philosophe américain Henri-David Thoreau se référerait au sens du sacré caché dans la sauvagerie de la nature quand il écrivait : *"l'Ouest dont je parle n'est qu'un autre nom pour le Territoire Sauvage, et en cette sauvagerie même est la préservation du monde"*.

Alors que sont gravies les dernières montagnes vierges et que disparaît la véritable *wilderness*, remplacée par des réserves et des parcs naturels, nous devons nous tourner vers le sens du sacré pour retrouver la *sauvagerie* que Thoreau voyait comme essentielle à la préservation de notre terre.

"Il importe pour l'équilibre émotionnel de l'homme que subsiste la "wilderness", les espaces sauvages de la planète où l'on a encore la possibilité de s'égarer, de se mesurer à une nature intacte. Ces espaces de rêve pour les générations qui viennent..." Pierre Beghin

Cette sauvagerie, que nous associons à des lieux inexplorés, est en fait ici-même, tout autour de nous, dans les objets familiers de notre environnement quotidien, pour autant que nous sachions les voir tels qu'en eux-mêmes, imprégnés du même mystère et de la même splendeur que les forêts les plus profondes et les plus hautes montagnes.

A l'occasion d'investigations dans l'Himalaya, j'ai pu me joindre à une expédition dans une légendaire vallée sacrée que peu d'étrangers (aucuns, peut-être) n'avaient visitée. J'ai transcrit mes impressions d'avoir atteint cette vallée au terme d'un long et difficile voyage : *"la virginité de ce qui nous entoure à fait remonter mes imaginations enfantines de jungles primitives dissimulées dans les replis de notre jardin. Cette forêt avait la même lointaine et mystérieuse puissance, tout en semblant proche et étrangement familière, comme si je l'eusse visitée déjà dans quelque passé lointain. Alors même que bien des kilomètres et des crêtes de montagnes nous séparaient de l'aide dont nous aurions eu besoin en cas d'accident, je me sentais en parfaite sécurité"*.

Le sens du sacré suscité par les montagnes doit jouer un rôle clé dans nos efforts pour respecter et protéger l'environnement. Sans un tel sens du sacré pour inspirer un engagement à long terme, les efforts de défense de l'environnement basés seulement sur des



faits et des théories écologiques sont de peu de poids face aux puissants intérêts qui cherchent à utiliser la terre et ses ressources à des fins économiques et politiques.

En abattant nos forêts, en empoisonnant nos rivières, en souillant nos villes, nous faisons plus que mettre en danger notre santé physique et nos moyens d'existence : nous affaiblissons notre capacité à vivre

une réalité plus profonde de notre existence. Quand nous détruisons la vie sauvage, quand nous ravageons le paysage, nous détruisons la beauté et l'intégrité de la nature dont nous avons besoin pour notre bien-être spirituel. Nous ne pouvons plus regarder les arbres et les torrents, les prairies et les fleurs, les oiseaux et les animaux pour y trouver les images qui auront le pouvoir de faire

résonner et réveiller en nos esprits un profond et durable sens du sacré. Une des plus grandes tragédies de la profanation de l'environnement est qu'elle nous coupe nous-mêmes des profondeurs de notre être, de la source intime des fulgurances et des joies qui donnent à notre vie tout son sens et sa richesse. n

Wilderness individuelle et wilderness partagée

Gilles Privat

L'expérience de la wilderness s'impose d'abord comme une expérience intime de l'individu solitaire. Ce retrait ombrageux de l'homme libre respirant, tel un aigle, les hautes solitudes, nourrit les connotations les plus anthropocentriques de la wilderness. Une mythologie ancienne de l'alpiniste-surhomme ("seul face à la montagne"... "impossible de raconter ce que j'ai vécu"...), contribue sans doute pour beaucoup à cette perception extrême de la wilderness comme le territoire exclusif de ceux qui voudraient y manifester qu'ils sont en marge (au-dessus?) de la société du commun.

L'expérience de la wilderness, même comprise dans une acception plus large, est-elle, par essence, incommunicable ? Beaucoup pourraient raconter une variante personnelle de cette banale et pourtant cruelle désillusion affective : guidant une relation ou une connaissance

en montagne, et croyant lui faire partager notre émerveillement, notre ressenti intime, on se trouve face à la brutalité de l'incommunication, face à un autre qui n'aspire qu'à retrouver le confort et la sécurité qu'on lui a fait perdre en l'emmenant dans un univers dont il ne ressent que l'hostilité.

A l'inverse, l'amitié et l'intimité peuvent être révélées ou magnifiées par le partage ressenti de cette expérience. Pour beaucoup, il ne peut y avoir d'expérience forte de la wilderness sans partage avec un(e) ami(e) qui en

est le partenaire privilégié, avec qui cette expérience viendra s'ajouter à un vécu commun tissé de longue date.

L'expérience de la wilderness peut-elle sortir de l'individu ou de sa sphère d'intimité pour apparaître comme participant du lien social ?

Personnellement je le crois, et je pense que c'est aussi à des rapports différents entre les hommes que l'expérience de la wilderness peut nous donner accès. On pourrait résumer cette idée, sans crainte du paradoxe, dans une définition qui est radicalement à l'opposé d'une vision nietzschéo-heroïque : la wilderness commence là où il n'est plus incongru de dire bonjour à l'inconnu(e) que l'on croise. Il faut réaliser que mot si naturel ici (salut, hola, grüezi, ciao, hi,...), peut ailleurs (le métro des heures de pointe, l'hypermarché du samedi), paraître à la limite du trouble psychiatrique...

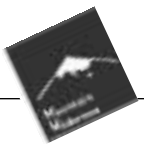
Double paradoxe : la wilderness de nature, est, prise dans ce sens, l'exact opposé d'une "wilderness sociale" qui serait le retour à la loi de la jungle qu'illustrent certains quartiers des mégapoles modernes. A l'opposé de cette décomposition de la socialité moderne, une convivialité retrouvée suppose d'abord une pression sociale allégée où l'individu puisse respirer plus librement. Là où la présence de l'autre n'est plus promiscuité subie, loin des parkings, loin des dégoûts, loin des voies normales où l'on monte en procession, loin des refuges-hangars, la convivialité peu s'instaurer. Au-delà de cette évidence, il y a pourtant bien autre chose qui rend particulière l'expérience partagée de la wilderness, sans tomber dans le rousseauisme naïf qui ferait prendre comme modèle une socialité rapprochée de l'état de nature.

En caricaturant les choses on pourrait dire

que le "ticket d'entrée" à la wilderness, dont la caractéristique est précisément de ne pas s'acheter, garanti à ceux qui l'ont acquitté (par l'effort, la compétence acquise) un rassurant "on est entre nous, entre gens biens, qui partagent les mêmes valeurs"... Il ne faut pas nier qu'un sentiment comme celui-là intervienne, et il n'est peut-être pas au premier degré si différent du même sentiment éprouvé par le membre d'un club privé ou d'un cercle exclusif. Pourtant, dans la mesure où il s'agit ici d'un critère sans exclusive a priori, et qui n'est pas celui du marché, c'est déjà en soi positif : sans crainte d'être grandiloquent, on pourrait dire que la wilderness remplit une des fonctions indispensables au maintien d'une société civile démocratique : un lieu de participation libre où tous sont égaux au départ, où tout le monde peut rencontrer tout le monde, où les critères économiques dont la domination est si écrasante par ailleurs ne prévalent plus.

Pour autant le reproche d'élitisme est ici trop facile et sans doute justifié : où est la socialité ouverte si il s'agit au fond de la limiter a priori au sein du groupe de ses "pairs" (ceux qui passent du 6b, ceux qui font 2000m de dénivelée par jour, etc.).

Au delà de la wilderness "objective" qui autolimité effectivement son accès, il y a une wilderness subjective qui est une expérience accessible à tous, chacun à son niveau, sans exclusive. Ce sera par un beau soir d'automne, sur quelque sentier d'alpage écarté, que l'on pourra ressentir fugitivement ce que d'autres ont éprouvé en partant bien plus loin, bien plus haut : là où l'autre, rencontré par hasard, devient, par la seule vertu d'un salut échangé, un ami, car il a partagé une expérience unique, inscrite dans un instant d'intimité fugace avec un territoire auquel l'homme se relie par tous ses sens, un territoire charnel et partagé. n



La wilderness est une construction culturelle

Daniel Memmi

Lors d'un récent séjour au Japon, je me suis aperçu que ma perception des paysages naturels n'était ni partagée ni même vraiment comprise par mes amis japonais. Cela m'a amené à me poser de sérieuses questions sur des conceptions de la nature qui se révèlent si différentes d'une culture à l'autre, et à réfléchir en particulier sur la notion cruciale de wilderness.

Pour amorcer la discussion, la wilderness peut se définir au premier abord comme un milieu sauvage, non exploité et non habité par l'homme : déserts, terres polaires, haute montagne, forêts vierges... Il est significatif qu'il n'existe pas de terme générique en français, et qu'il faut pour cela recourir à l'anglais ou à l'allemand. Mais surtout la notion de wilderness s'accompagne de connotations essentiellement positives de beauté, lumière, espace, liberté, aventure, courage, autonomie, réalisation de soi... ainsi souvent que d'un certain sentiment du divin, explicite ou non.

Mais cette notion avec ses connotations flatteuses est une construction récente de la culture européenne. En effet jusqu'au 18ème siècle, la notion d'espace sauvage intéresse peu les hommes civilisés, et on y associe surtout des traits négatifs. Dans l'Antiquité romaine, la haute montagne est un domaine grossier, rude, inculte, et indigne d'intérêt. Au Moyen-Age, la forêt est longtemps un territoire sauvage et effrayant, et l'Age Classique privilégie la campagne cultivée, fertile et humanisée. Même chez les populations alpines, la haute montagne reste très tard le domaine du diable et des démons. Il est d'ailleurs frappant que la peinture européenne, pourtant si riche, ne conçoive pas le paysage naturel comme un sujet en soi avant le 19ème siècle (à part quelques rares précurseurs à la Renaissance).

Cependant au 18ème on observe un changement radical en l'espace de quelques décennies. La nature sauvage devient digne d'intérêt et l'objet de descriptions enthousiastes. On découvre les paysages des Alpes et les beautés du Nouveau Monde. Là où on ne voyait auparavant que barbarie et rudesse, l'espace naturel vierge, libre et non souillé par la société, devient une valeur positive.

Que s'est-il donc passé ? Il y a probablement plusieurs raisons convergentes à

un tel changement culturel. Tout d'abord les progrès techniques ont amené à une maîtrise presque totale de l'espace européen. En particulier les famines ne sont plus à craindre, sauf accidents locaux, et la nature n'est globalement plus menaçante. La découverte de l'étendue des espaces américains suscite un fort intérêt, et de manière positive et optimiste puisque la civilisation européenne se sent capable d'en surmonter les difficultés (au besoin en massacrant les premiers habitants...).

D'autre part l'essor du romantisme, mouvement d'origine germanique, mais remarquablement représenté en français par le Genevois (et Savoyard d'adoption) J.J. Rousseau, représente une véritable révolution culturelle. L'exaltation du moi et de la sensibilité, le rejet du rationalisme étroit et des conventions, la critique de l'organisation sociale, le retour à un mysticisme diffus favorisent un tête-à-tête de l'individu avec la nature sauvage. Les liens avec des idéologies politiques révolutionnaires, populistes ou nationalistes sont variés et contradictoires, mais ajoutent à la force du mouvement romantique et au culte de la nature.

Tout ceci fait que même en Occident la perception de la nature diffère grandement d'une région à l'autre. En gros le respect de la nature sauvage est plus fort dans les pays les plus développés et de culture protestante. Il est remarquable en Amérique du Nord, où il vire parfois au darwinisme social (chez Jack London par exemple), et moindre en Amérique du Sud où la nature reste souvent dangereuse et effrayante. Ce respect est manifestement plus fort dans les pays germaniques et scandinaves qu'en Europe latine et catholique, avec des survivances notables dans les pays celtiques (Irlande ou Bretagne par exemple).

Les raisons de ces différences sont d'ailleurs complexes. Un inégal développement économique et politique, et l'individualisme protestant s'ajoutent à de très anciennes traditions. Ainsi le romantisme renoue (souvent explicitement) avec de vieilles croyances germaniques et celtiques, alors que les pays latins précocement romanisés, christianisés et urbanisés ont largement perdu le souvenir des anciens cultes de la

nature. Dans les pays latins, plus anciennement civilisés, c'est la société humaine et la culture qui prévalent, au détriment de la nature le cas échéant.

En bref, la notion de wilderness est culturellement située dans le temps et l'espace. Maintenant quelle peut être l'utilité de telles remarques ? Tout d'abord mieux comprendre ce que nous voulons défendre. En effet les valeurs esthétiques, morales et religieuses associées à la wilderness restent fort honorables et encore plus intéressantes après analyse. Tout au plus faut-il prendre garde à des dérives possibles (attestées dans l'histoire du romantisme) vers un culte xénophobe du sol natal ou l'exaltation d'un surhomme nietzschéen.

Mais cela devrait aussi nous rappeler que notre conception de la wilderness n'a pas forcément de sens ou de valeur pour d'autres cultures, ce qui peut avoir des

la notion de wilderness est culturellement située dans le temps et l'espace

conséquences certaines pour l'action militante, que ce soit en Europe ou dans le monde. En Europe même, il reste d'évidentes différences de sensibilité écologique entre l'Allemagne et la France par exemple... Pour des populations confrontées à la misère et à la maladie, beauté naturelle, liberté individuelle ou autonomie sont des valeurs le plus souvent secondaires (mais non totalement absentes). Mais nous pouvons nous sentir proches de leurs sentiments religieux envers les phénomènes naturels, et tenter de communiquer sur ce thème...

Enfin il serait très intéressant d'essayer de faire un panorama du sentiment de la nature d'une culture à l'autre. Par exemple la conception de la nature en Chine ou au Japon est à la fois bien antérieure à celle de l'Europe et assez différente. Elle est intégrée dans une très vieille culture littéraire et artistique, et se révèle fortement socialisée et ritualisée, mais sans distinction nette entre nature et culture. De même une comparaison entre traditions germaniques et slaves de la nature permettrait de compléter utilement le tableau de la sensibilité européenne. n